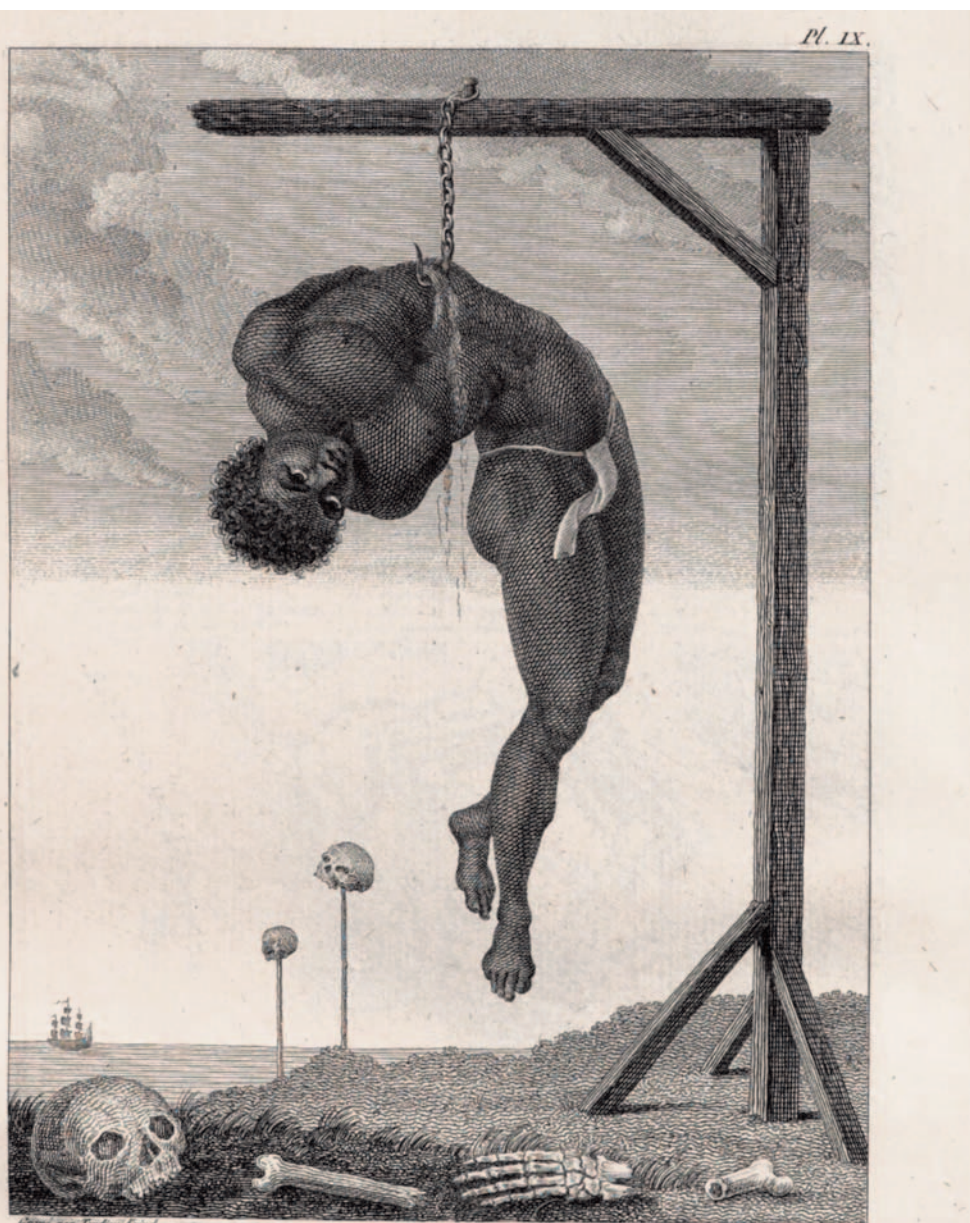


Les esclaves de Monsieur Gallatin

Après la rocambolesque histoire du comte de Miléant, voici que s'ouvre, deux rues plus loin, celle des esclaves de Monsieur Gallatin.



Nègre suspendu vivant, par les côtés.

« Quand j'ai appris qui était Albert Gallatin, je me suis sentie très fière d'habiter une avenue qui porte le nom d'un homme aussi prestigieux », nous disait Anne. Né à Genève, Albert s'enfuit clandestinement en Amérique avec un copain, vécut comme un bûcheron aux confins des territoires des Indiens avant de se lancer dans la politique et de devenir ministre des Finances des États-Unis, libéral et humaniste.

Oui, mais voilà : alors qu'Albert était devenu orphelin très jeune, son tuteur se pencha sur le contenu de son héritage et découvrit qu'il était propriétaire de parts d'une plantation au Surinam employant des esclaves d'origine africaine. Haro sur les Gallatin, sur Albert et son père ! Les années 2000 ont remis sur le devant de la scène l'importance de donner toute sa place à l'histoire de l'esclavage pour permettre de mieux comprendre la mise en place des préjugés raciaux. « L'implication suisse dans l'esclavage est bien plus marquée qu'on ne le savait jusqu'ici, dénonce au parlement la conseillère nationale Pia Hollenstein en 2003. Des membres de familles genevoises comme les Gallatin possédaient diverses plantations qui employaient des esclaves. »

Alors la Ville de Genève décide d'empoi- gner le sujet des hommages rendus dans l'espace public – par des monuments ou des noms de rues – à des personnalités ayant encouragé le racisme et le colonialisme. Il n'est toutefois pas question d'effacer le nom des Gallatin et de renommer l'avenue : « L'idée

d'effacer l'histoire n'est pas une option viable, comme celle d'invisibiliser continuellement et impunément des actions passées racistes, esclavagistes ou coloniales ne peut en être une, explique le rapport commandité par la commune et publié ce printemps. La notion même de [commémoration] dans l'espace public doit être réexaminée afin de dire l'histoire différemment et la dire entièrement. » Et, à cet effet, il est important « d'impliquer les associations issues de la société civile, le monde associatif et les acteurs locaux, y compris les sociétés d'histoire locales ».

Du coup, c'est aussi le rôle des éditions « Parlez-moi de Saint-Jean » de poser les questions et d'essayer de « dire l'histoire différemment et entièrement » :

Est-ce le père d'Albert Gallatin qui a investi dans l'achat d'esclaves et de plantations ? A-t-il fait « comme tout le monde » à cette époque-là ? Pourquoi a-t-on alors décidé de commémorer le souvenir de cette famille en lui dédiant une avenue ? Et pourquoi à Saint-Jean... ?

Pierre Varcher

Venez explorer avec nous la sulfureuse histoire d'une plantation de sucre au Surinam et celle des Gallatin de Saint-Jean lors de l'apéro-débat du jeudi 17 novembre à 18 h 30 à la Maison de quartier.

Sort réservé à des esclaves récalcitrants au Surinam au XVIII^e siècle. Planche extraite de John Gabriel Stedman, *Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guiane, 1798-1799*, utilisée par la suite par les mouvements abolitionnistes.